

bis zur ungarischen Landnahme kaum Pferdeknochen zu verzeichnen sind, woraus sich der Schluß ergibt, daß die Pferdezucht im Wirtschaftsleben von Zalavár vor der Landnahmezeit von untergeordneter Bedeutung war. Zu den handwerklichen Beschäftigungen gehörten die Holzbearbeitung und vermutlich auch die Eisenverhüttung und -bearbeitung, obwohl dafür keine unmittelbaren Beweise vorliegen.

Die Waffen und Sporen, die sich teilweise als karolingischer Typ ausweisen, sind zweifellos Erzeugnisse abendländischer Werkstätten, die auf dem handelsmäßigen Tauschwege in diesen Raum gelangt waren; die anderen dürften lokale Nachahmungen sein.

Aufgrund der Untersuchungsergebnisse des archäologischen Fundgutes folgert die Verfasserin, daß die Sachkultur der Slawen Transdanubiens im 9. Jahrhundert Beziehungen einerseits zur materiellen Kultur des Großmährischen Reiches und andererseits zur Köttlacher Kultur aufweist, zugleich aber durch lokale Kulturelemente (der romanisierten Bevölkerung Pannoniens) sowie durch spätawarische Kulturelemente geprägt ist (S. 166).

Anhand der Elemente der Sachkultur gelangt die Verfasserin zu dem Schluß, daß bereits während der letzten Periode der Awarenherrschaft⁴ und in der Zeit nach den fränkischen Feldzügen gegen die Awaren sich immer mehr slawische Volksgruppen sowohl von Süden als auch von Norden endringend (im letzten Falle handelt es sich um Westslawen) in Transdanubien ansiedelten und mit der Orts- sowie mit der awarischen Bevölkerung dieses Raums vermischt lebten. Baiersche Ansiedler sind laut Verfasserin archäologisch nicht nachgewiesen⁵. Desgleichen betrachtet sie die Kontinuität in der Benutzung einiger spätawarenzeitlicher Gräberfelder des 9. Jahrhunderts als bisher noch ungeklärtes Problem. In diesem Zusammenhang befaßt sie sich kurz mit den Schläfenringen mit mehrfach gewundenem S-förmigem Ende. Sie betrachtet diesen Schmuckgegenstand als pannonischen Ur-

⁵ Diese Feststellung, die auf archäologischen Forschungsergebnissen beruht, steht im Widerspruch zu dem anhand der schriftlichen Quellen gezogenen Schluß Nr. 5, S. 83, den auch ich weiter oben erwähnte, wo unter anderen kleineren Völkern, die mit der in Pannonien überwiegenen slawischen Bevölkerung gemeinsam lebten, auch die Baiern angeführt werden.

sprungs (m.E. kann er sogar als provinzialrömische Überlieferung angesehen werden) und weist ihn einer (eventuell slawischen) spätawarenzeitlichen Bevölkerung zu, die auch nach dem Jahre 800, bzw. nach der awarischen Herrschaft in Transdanubien weiterlebt (S. 169).

Im letzten Teil ihres Buches befaßt sich Agnes Cs. Sós mit den Beziehungen der Slawen Transdanubiens zu den landnahmezeitlichen Ungarn im Spiegel der historischen, sprachwissenschaftlichen und archäologischen Forschungen (S. 170—188). Sie betrachtet die Frage der Assimilation der slawischen Bevölkerung und anderer Volksgruppen in sehr berechtigter Weise als eine der kompliziertesten und sieht für jede einzelne der besser erforschten Gegenden jeweils spezifische Assimilationsformen.

Die Schläfenringe mit S-förmigem Ende, die bisher Gegenstand zahlreicher Diskussionen waren, können laut Verfasserin kein Kriterium der ethnischen Zuweisung darstellen. Die ethnische Zuweisung dieses Schmucktyps muß, m.E., von den jeweiligen archäologischen Fundverbänden, in denen er zum Vorschein kam, abhängig gemacht werden.

Schließlich stellt die Verfasserin noch fest, daß es in Zalavár-Mosaburg und in Fenékpuszta keine Fundverbände gibt, die den landnehmenden Ungarn vom Anfang des 10. Jahrhunderts zugewiesen werden können. Diese Zentren sind erst später, in der Arpadenzeit neubefestigt worden.

Abschließend sei hier das Bemühen der Verfasserin hoch eingeschätzt, reichhaltiges und verschiedentliches Material (schriftliche Quellen, sprachwissenschaftliche Angaben, anthropologische Daten, archäologische Forschungsergebnisse usw.) zusammenzutragen, um die Frage der ethnischen Zuweisung der Bevölkerung Transdanubiens im 9. Jahrhundert so richtig wie möglich zu lösen.

Bei der eingehenden Untersuchung der Sachkultur der slawischen Bevölkerung Transdanubiens gelangt Agnes Cs. Sós zu Schlüssen, die ihrerseits Ausgangspunkte für künftige Forschungen darstellen können.

Wenn auch, so wie aus obigen Ausführungen ersichtlich, einige Fragen oder einige Einzelheiten nicht vollständig geklärt werden konnten, so hat sich, m.E., die Verfasserin dennoch das Verdienst erworben, einige Fragen, die einige der schwierigsten Perioden der ungarischen Geschichte betreffen, angeschnitten und gelöst zu haben.

Maria Comşa

NICOLAE CONSTANTINESCU, *Coconi. Un sat din Cîmpia Română în epoca lui Mircea cel Bătrîn. Studiu arheologic și istoric*, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, București, 1972, 230 p., nombreuses figures et cartes dans le texte + 48 pl. hors texte.

Dans les premiers mois de 1972, les prestigieuses Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie publiaient la monographie *Coconi*, dont l'auteur est l'archéologue Nicolae Constantinescu, bien connu par ses recherches antérieures sur le village de la Plaine roumaine, sur les anciennes résidences voivodales de Tirgoviște, Argeș et Tirgșor, sur l'établissement fortifié de Scheia, sur l'établissement fortifié de Frumoasa et autres. Deux raisons nous ont spécialement incité à nous arrêter sur cet ouvrage, distingué par un prix de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie : d'une part, la confirmation apportée à ses thèses par les sites de l'aire bucarestois et, d'autre part, les amples transformations dont est actuellement le théâtre la vallée de la Mostiște, où se trouve l'emplacement de l'ancien village de l'époque de Mircea l'Ancien (1386—1418). *Coconi* est le premier village médiéval valaque disparu à avoir fait l'objet de fouilles archéologiques systématiques. Effectuées durant la période 1960—1966, celles-ci ont porté sur la stratigraphie de l'établissement, ses limites chronologiques, la structure intérieure du village, certains aspects de sa vie sociale, etc. Le plan des fouilles, judicieusement établi, comprend 38 sections (tranchées), ainsi que de nombreuses cassettes pratiquées

surtout dans la zone de quelques-unes des 74 habitations mises au jour. Grâce à une méthode de recherches propre et au riche matériel récolté, l'auteur a pu élaborer un ouvrage remarquable, utile à tous les chercheurs engagés dans l'étude des premiers siècles du féodalisme développé chez les Roumains.

La monographie est composée de deux parties, l'une consacrée à l'établissement médiéval de *Coconi*, l'autre groupant des données statistiques et des considérations historiques sur les villages disparus de Valachie, Moldavie et Transylvanie. Une brève introduction éclaire le lecteur sur les origines du village médiéval roumain en général, lui fournissant, par la même occasion, une riche bibliographie, tant roumaine qu'étrangère, du sujet. Les six chapitres qui suivent sont consacrés à l'aire et à l'histoire des recherches, à la structure de l'établissement, aux occupations de ses habitants à la lumière des matériaux mis au jour, à la céramique, aux conclusions au sujet de l'établissement et aux problèmes de géographie historique du lac Mostiște. Cette première partie est, de fait, la contribution essentielle de l'ouvrage, fruit d'une observation attentive des lieux et d'une analyse méticuleuse des matériaux récoltés.

Coconi fait partie des nombreux établissements ruraux qui s'égrenaient, au XIV^e siècle, le long des cours d'eau de Valachie. Le village était formé uniquement de huttes à demi enfoncées dans le sol, dont 47 ont été fouillées intégralement, tandis que les autres ont été déterminées par les sections pratiquées. La même situation nous est apparue à Măicănești, village situé au bord de la Colentina, sur le territoire de Bucarest, où la première phase ne comprend que des huttes mi-souterraines. Les habitations de surface n'y apparaissent que vers la moitié du XV^e siècle et leur proportion ira en s'accroissant au cours des siècles suivants. De forme quadrilatère et d'une superficie variant entre 7,42 m² et 37,8 m², les huttes de Coconi étaient pourvues intérieurement d'âtres ou de fours (22 huttes), ainsi que de petites banquettes, creusées dans le sol. Malgré les références des documents, on n'a relevé ni à Coconi ni dans les neuf emplacements de villages fouillés sur le territoire de la capitale la moindre trace d'enclos, de clôtures ou de bâtiments annexes. En échange, le village de Coconi a possédé au cours de sa courte existence (moins d'un demi-siècle) non moins de trois cimetières, dont respectivement 16, 14 et 4 tombes ont été étudiées. Ces études se sont bornées, pour les deux premiers cimetières, aux données fournies par les sections de routine, seul le troisième ayant fait l'objet de fouilles spéciales au moyen de cassettes. Il est évident qu'une telle méthode ne permet guère de formuler des conclusions définitives quant à l'élément démographique et au mobilier funéraire. Mais ce qui, en tout cas, demeure intéressant, c'est le fait même de l'existence de ces trois cimetières pour un village qui ne renfermait, au cours de sa première phase, qu'une quinzaine de huttes, de sa deuxième phase 21 et de sa troisième 35. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'il y ait même eu un quatrième cimetière, étant donné que la troisième étape, datée entre 1410 et 1432, ne disposait, pour un grand nombre d'habitations et pour plus de deux décennies d'existence, que d'un cimetière des plus modestes. Les observations effectuées à Coconi quant à l'existence de plusieurs nécropoles dans le cadre d'un même village sont confirmées à Măicănești, où nous avons fouillé deux nécropoles dont l'une, contemporaine de Coconi, renfermait 76 tombes, ainsi qu'à Mănești-Buțtea, où l'archéologue A. Ștefănescu a identifié, jusqu'à présent, deux nécropoles. Au demeurant, des différences notables apparaissent en ce qui concerne le mobilier funéraire, qui est beaucoup plus abondant et plus varié dans les sites des alentours de Bucarest.

Situé à proximité du Danube et donc sous la menace directe des incursions ottomanes, le village de Coconi était fortifié par une triple enceinte de fossés de défense, creusés au cours des différentes étapes de développement.

Un chapitre extrêmement intéressant est celui consacré aux occupations des habitants, telles qu'elles ressortent des matériaux archéologiques. L'auteur a acquis des résultats précieux dans ce domaine, réussissant non seulement à préciser l'importance du rôle joué par les occupations de base, agriculture et élevage, mais aussi à établir par des témoignages irrécusables l'existence d'occupations secondaires telles que le travail du bois et de l'os, le filage, la métallurgie, la poterie, etc. Ces données fournissent pour la première fois une image complète de l'équipement en objets d'usage domestique d'un village de la Plaine roumaine des XIV^e–XV^e siècles. Une des découvertes les plus importantes a été celle — connue du reste par des publications antérieures — de trois fours de poterie. Coconi s'avère avoir été un centre de poterie qui approvisionnait non seulement la communauté locale, mais aussi les villages environnants. Dans le même ordre d'idées, l'auteur a fait une étude minutieuse de la poterie produite à Coconi, qu'il répartit en deux grandes catégories: usuelle et émaillée. Le premier groupe comprend,

comme formes, le vase-bocal à lèvre en forme d'auvent, le pot à anse, le pichet, la cruche, l'écuelle, la coupe, etc. Il convient de mentionner spécialement les coupes à pied, décorées de motifs zoomorphes et géométriques en relief, méthode décorative orientale, que l'on rencontre dans la céramique anatolienne des XI^e–XII^e siècles. La céramique émaillée, composée de coupes, bols, écuelles, assiettes, cruches, etc., mais en quantité bien plus réduite que la poterie d'usage courant, atteste une forte influence byzantine. L'auteur considère que beaucoup de ces vases émaillés venaient d'au-delà du Danube, bien que, à la lumière des découvertes faites à Tinganu et, plus récemment, par le Dr. O. Toropu à Craiova, il semble que de tels récipients ont pu être exécutés aussi par les potiers autochtones. Nicolae Constantinescu souligne qu'au XIV^e siècle il ne peut plus être question de cultures éponymes, mais uniquement d'aires ou de cercles de culture. Dans la céramique produite par les potiers des Balkans, l'héritage traditionnel de leur métier se mêle à de fortes influences byzantines. Les découvertes ultérieures des archéologues bulgares, révélées par l'excellente collection de céramique émaillée de Tsarevets exposée au Musée de Tyrnovo, ainsi que les pièces mises au jour, dans notre pays, à Păciiu lui Soare, au monastère de Tinganu et à Vadul Cumanilor, attestent cette empreinte marquée de la céramique byzantine dans les Balkans aux XII^e–XV^e siècles. Les pièces en question sont identiques à celles mises au jour dans l'hippodrome de Constantinople non seulement par la forme, le décor et la technique de la cuisson, mais jusque par les couleurs de l'émail, où prédominent les nuances de jaune, de vert et de marron.

Les conclusions de l'auteur au sujet du village de Coconi se réfèrent à ses aspects économiques et sociaux, parmi lesquels on doit citer en premier lieu les données sur les métiers, tant domestiques que spécialisés, ainsi que celles concernant les différences sociales, mises en évidence par un certain nombre d'anneaux sigillaires. Constitué dans la seconde moitié du XIV^e siècle, puis incendié à trois reprises par les raziats ottomanes, le village disparaît au cours de la quatrième décennie du XV^e siècle.

De Coconi, N. Constantinescu a étendu ses recherches au lac Mostiștea. Celles-ci sont suivies d'un exposé sur les villages du territoire de la Roumanie, disparus jusqu'à la fin du XV^e siècle. Il s'agit, de fait, d'une seconde partie de l'ouvrage, divisée en quatre chapitres, traitant respectivement des recherches sur les villages disparus d'Europe, des villages roumains à la lumière des sources écrites, des villages disparus dans les trois provinces historiques roumaines (y compris des comparaisons numériques), enfin un dernier chapitre donne les listes nominatives des villages mentionnés par les sources des XIV^e–XV^e siècles. Ainsi qu'il ressort du simple énoncé des titres des chapitres, cette partie de l'ouvrage est axée principalement sur les documents écrits et sur les ouvrages de spécialité.

Le volume est abondamment illustré de dessins, de photographies, d'esquisses, de cartes, ainsi que d'un plan général des fouilles. L'index général par lequel l'ouvrage s'achève — ouvrage qui a valu à son auteur le titre de docteur en histoire — nous a semblé correctement établi et des plus utiles.

Contribution importante de l'archéologie médiévale à la connaissance des réalités du village roumain d'autrefois, la monographie de N. Constantinescu acquiert une valeur supplémentaire aujourd'hui du fait des amples travaux d'aménagement, entrepris dans la zone des recherches. Elle représente, de toute façon, l'un des premiers ouvrages du genre, dus à l'historiographie roumaine contemporaine.

Panait I. Panait